

Chapitre I

Extrait

Quarante centimètres

Quarante centimètres : telle est la largeur de l'espace vital standard d'un prisonnier. C'est là qu'il dort, qu'il mange, qu'il s'assoit ; c'est là qu'il vit. Il appelle cet espace son « château ». Cet espace se compose d'une ou deux planches de bois posées à plat sur un cadre en fer. Les planches sont alignées les unes à côté des autres, sans espace vide entre elles. Par endroits, des cloisons de fortune ont été placées entre les planches, mais elles sont rares. Les planches sont positionnées sur une structure de lits superposés à trois niveaux contre laquelle est appuyée une échelle de bois qui permet d'accéder aux niveaux supérieurs. Il n'y a pas de cellules, seulement des rangées interminables de lits superposés érigés dans des bâtiments rudimentaires. Chaque bâtiment constitue un bloc. Plusieurs centaines de prisonniers sont entassés dans chaque bloc. Et plusieurs milliers de prisonniers sont entassés dans chaque prison.

Il n'y a pas assez de châteaux pour tout le monde, loin s'en faut. Ce sont les plus chanceux qui ont accès à ces lits de planches. Les autres doivent se contenter de dormir par terre, dans un espace minuscule situé sous la rangée de planches la plus basse, à même la chape de béton ; l'espace est si étroit qu'il est difficile d'imaginer qu'un adulte puisse y pénétrer. Et pourtant des prisonniers de haute taille et au corps souple parviennent à s'y glisser comme des chats en tordant leurs membres selon des angles invraisemblables. Des vieillards y parviennent également, souffrant visiblement à chaque fois qu'ils doivent se glisser pour sortir de ce trou ou y entrer. Une fois à l'intérieur, ils peuvent à peine bouger. Ils restent allongés, leur tête frôlant les planches du lit superposé inférieur. Ils ne peuvent pas se retourner et ont peine à respirer. Dans la Prison centrale de Cyangu, ces espaces sous les lits sont appelés des mines ; à Butare, ce sont des *indake* (tranchées) ; à Gitarama, des *igara* (littéralement, les places en dessous). Un prisonnier nous a dit avoir passé toutes ses nuits six ans durant dans l'une de ces mines, sur le sol en ciment en dessous du lit d'un autre prisonnier.

D'autres prisonniers dorment à même le sol dans les couloirs, dans les passages entre les lits superposés où ils se font régulièrement marcher dessus et reçoivent des coups de pied inopinés. Selon l'un des prisonniers, il ne faut pas se plaindre si l'on est piétiné car, de toute évidence, personne ne le fait exprès. Un autre prisonnier, qui a passé chaque nuit pendant plus de trois ans dans un couloir, nous a expliqué qu'il devait constamment maintenir ses jambes repliées pour ne pas se faire marcher dessus. Nombre de prisonniers dorment à même le sol, d'autres sur des morceaux de carton, sur un sac déchiré ou sur une moitié de couverture dont l'autre moitié les recouvre.

Dans une immense salle de la Prison centrale de Butare, surnommée la chapelle, il n'y a pas de structures de métal, ni de lits superposés. Il n'y a que des rangées de bancs en bois étroits, disposés sur le sol. Chaque banc fait une trentaine de centimètres de large. Une couche de prisonniers dort sur ces bancs, tandis qu'une autre dort en dessous, formant un quadrillage. Les prisonniers nous ont fait une démonstration : une personne se couche sur le banc, sur un sac plié qui lui sert de matelas. Trois autres s'allongent dessous, à même le sol, entre les deux pieds du banc, perpendiculairement à la personne allongée au-dessus. Si le prisonnier du dessus souhaite se lever pendant la nuit, il doit poser les pieds avec précaution sur les quelques centimètres laissés vides entre chaque banc. D'autres prisonniers dorment où ils peuvent sur le sol, en travers des couloirs. En tout, environ quatre cents personnes vivent dans la chapelle.

Toujours dans la prison de Butare, il existe une zone connue sous le nom de Koweït, ainsi nommée par les prisonniers car elle forme un golfe, une sorte d'impasse étroite. L'endroit est sombre, humide et étouffant. Les odeurs émanant des toilettes et des douches situées à côté vous prennent à la gorge. À deux pas de Koweït, les gens dorment dans un espace qui sert également pour leurs ablutions mais qui n'a rien à voir avec les douches réglementaires. C'est en fait un couloir étroit, mais moins sombre que Koweït car en plein air. Tandis que nous le traversons, quelques-uns des prisonniers qui y habitent sont assis ou accroupis contre les parois des murs, les pieds trempant dans une eau savonneuse sale qui dégouline le long des murs, pendant que d'autres prennent une douche en face d'eux. Chaque soir, avant de se coucher, les prisonniers doivent nettoyer cet espace avant de s'y coucher.

Ceux qui sont encore moins chanceux dorment dehors, dans la cour, exposés aux éléments, soleil brûlant ou averses torrentielles fréquentes. Certains disposent de bâches en plastique pour se protéger mais elles sont vieilles, usées, raccommodées et rapiécées jusqu'à ne plus pouvoir être réparées : alors l'eau de pluie passe par les trous. La journée, les prisonniers roulent leurs bâches, sauf lorsqu'il pleut, avant de les dérouler de nouveau pour la nuit. Mais elles ne couvrent pas toute la cour, ne protégeant qu'une partie des prisonniers. Certains, plus entreprenants, ont dressé des structures précaires le long des murs de la cour, faites de planches de bois et de morceaux de bâches : ils les appellent *ibyari*, nids d'oiseaux. Mais la plupart des prisonniers dorment où ils peuvent dans la cour, par terre, assis contre les murs, au milieu de la cour, à côté des canalisations d'égouts et des rigoles d'eau croupie.

Dans l'annexe de la Prison centrale de Butare, connue sous le nom de Rwandex, des prisonniers dorment en plein air sur les fosses septiques situées sous l'accès principal dans deux des blocs. Une ou deux fois par mois, il faut excaver l'accès à l'aide de barres métalliques pour vider les fosses septiques dans les canalisations d'égout qui traversent la prison. La vidange prend 24 heures. L'équipe de prisonniers responsable des travaux d'hygiène travaille toute la nuit. Pendant le nettoyage, les prisonniers qui vivent à cet emplacement doivent aller trouver un autre endroit pour dormir. Nous avons rencontré un prisonnier qui pendant 16 mois a dormi chaque nuit par terre au-dessus des fosses septiques : « Depuis que je suis arrivé à Rwandex, je dors au-dessus des fosses septiques. Ça sent très mauvais. Elles sont vidées régulièrement et ça pue vraiment. Les nuits de vidange, on marche en rond. On appelle ça *abari ku izamu* (faire le gardien de nuit). »

Chaque aspect de la vie carcérale au Rwanda est défini par la surpopulation. Le premier indice, c'est le bruit. À Nsinda, on accède à la prison par un sentier calme qui passe entre de petites maisons, quelques échoppes, des vergers et des champs de légumes. Au fur et à mesure que l'on se rapproche de la prison, une sorte de

bourdonnement semblable à celui que produiraient des milliers d'abeilles se fait entendre de l'intérieur de l'enceinte de la prison à quelques dizaines de mètres de là. Ce sont les prisonniers qui parlent, travaillent ou vaquent à leurs occupations quotidiennes. Dans d'autres prisons, aucun son ne s'échappe vers l'extérieur, mais dès que les surveillants ouvrent le portail pour laisser passer quelqu'un, la clameur monte et nous submerge. Une fois à l'intérieur, après quelques instants, on n'y fait même plus attention.

La plupart des blocs que nous avons traversés étaient si sombres qu'il nous fallait un moment pour que nos yeux s'habituent à l'obscurité. Le long des passages étroits, nous craignons de trébucher ou de heurter quelqu'un. Certaines prisons ont l'électricité, mais l'approvisionnement est irrégulier, et dans les blocs que nous avons visités pendant la journée, il n'y avait pas de lumière. La prison de Nsinda dispose de tentes au lieu de blocs et d'un espace plus grand entre les tentes où les prisonniers peuvent se promener. Mais à l'intérieur de chaque tente, on retrouve la structure en trois lits superposés, semblable à celle qui existe dans les autres prisons, et la même obscurité oppressante dans laquelle sont entassés des centaines de prisonniers. Dans certaines prisons, les prisonniers ont continué de déployer des efforts pour se trouver de nouveaux lieux de vie dans un espace déjà limité : ainsi, à Cyangugu, des prisonniers ont construit une nouvelle structure de « couchage » dans la cour, appelé *gariyamoshi* (le train, en Swahili) car il est en métal. Les prisonniers qui y vivent disent habiter dans le train. Au début, le train était recouvert de sacs, mais les sacs ont très vite été déchirés.

Jusqu'en 2003, dans la prison de Butare, les prisonniers dormaient encore dans les douches, dans les toilettes ou sur des plateformes de fortune installées au-dessus des toilettes. Ils dormaient également sur les toits, à la belle étoile. En 2004, le toit, auquel on accède par une longue échelle raide, reste surpeuplé mais plus personne n'y dort. C'est là que les cours sont dispensés. Des groupes de quinze ou vingt prisonniers se rassemblent devant un tableau noir sous un soleil ardent. Il n'y a pas d'endroit pour s'abriter. Tout autour d'eux, sur la tôle ondulée des toits, les prisonniers font sécher leurs couvertures, qu'ils ont hissées à l'aide de longues perches de bois. Le toit offre une vue très dégagée sur les collines verdoyantes qui entourent la prison, les champs et les gens au loin, de grands espaces, le monde extérieur.

Dans la prison de Gitarama, une fois le portail d'entrée franchi, la première cour intérieure pullule de monde. C'est comme si un rassemblement avait lieu à cet endroit en prévision d'une réunion ou d'un événement important. En fait, les prisonniers sont tout bonnement là parce que c'est là qu'ils vivent. C'est le même spectacle qui s'offre à nos yeux dans l'une des grandes salles intérieures qui, auparavant, servait de chapelle. Cette immense pièce est pleine de gens : certains sont debout, d'autres assis, d'autres encore, allongés, comme s'ils attendaient quelque chose. Trois-cent-vingt prisonniers vivent dans la chapelle et, comme à Butare, ils dorment sur des bancs. Un peu plus loin, une odeur nauséabonde s'échappe des cuisines et, tandis que nous passons à proximité, des tourbillons de fumée âcre et de cendres viennent nous piquer les yeux. Des prisonniers vivent et dorment juste à côté des cuisines où ils sont directement exposés aux fumées. Quelques prisonniers passent rapidement en fermant les yeux, mais la plupart restent assis à cet endroit où ils passent leurs journées et leurs nuits. À l'intérieur des blocs surpeuplés, il fait sombre. La majorité des prisonniers sont allongés ou assis dans leur château. Certains jettent un œil à travers des rideaux sommaires. Ils ne semblent pas surpris par notre présence. Quelques-uns sourient et nous saluent. La plupart nous fixent du regard en silence. Leur expression n'est pas vide : c'est un regard direct, perçant, difficile à interpréter. Lors de mes premières visites dans les prisons, je me souviens avoir été confrontée à un océan de regards intenses, méfiants, provocants, voire agressifs, mais tous pleins d'attente. Plusieurs années après, la dureté et l'attente ont disparu, laissant place à une résignation lasse.